

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) Item 52. Val-Richer, Dimanche 1er octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

## 52. Val-Richer, Dimanche 1er octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)**

*Ce document est une réponse à :*

[53. Paris, Samedi 30 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-10-01

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne puis vous écrire tant que je ne vous sais pas tranquille.

Publication Inédit

### Information générales

Langue Français

Cote

- 204, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/288-293

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription N°52 Dimanche 1er Oct. 6h 1/2

Je ne puis vous écrire tant. que je ne vous sais pas tranquille. Vous l'êtes depuis hier matin. Cela est sûr. Je ne puis comprendre quel accident a retardé une lettre ; mais hier vous en aurez eu deux à la fois. Il faut que je le voie écrit de votre main, que je lise de vous, des paroles calmées, heureuses. Votre peine m'est intolérable. Hier tout le jour, je voulais travailler ; j'avais à écrire quelque chose qui m'importe assez. Je n'ai pas pu. Je suis resté assis devant ma table, me prescrivant de ne pas bouger, de chercher ; rien ne venait, pas une idée pas un mot heureux. Mon esprit, mon cœur tout était à vous, avec vous. Je vous parlais, je vous rassurais. Je le fais encore ce matin, je le ferai jusqu'à ce que votre lettre me soit arrivée. J'ai recommandé hier au facteur de venir de bonne heure. J'espère qu'il le fera. Je crains le dimanche. Ce jour là, il trouve en route des gens qui s'amuse qui boivent, et il s'arrête quelque fois à boire avec eux. S'il vient tard ; il sera bien grondé.

Essayons de causer. Nous causerons Vendredi, à une heure et demie. Vous trouverai-je bien ? cela devrait être, d'après ce que vous me dites de vos longues promenades et de votre force. J'aurais tant de plaisir à vous voir bien, décidément bien ! Il faut pourtant que vous soyez malade, toujours malade. Je vous dirai que plus j'y pense, plus je suis de l'avis du Comte de Pahlen et du Comte de Médem sur ce qui fait écrire à M. de Lieven de telles lettres. Quelque étrange que ce soit, c'est beaucoup moins étrange que toute autre supposition. Et puis ces messieurs sont plus accoutumés que vous à de telles choses à de telles façons d'agir & pour de tels motifs. Ils ont plus vécu que vous dans cette atmosphère là. Quelle fortune que vous ayez été en Angleterre, que vous ayez passé là tant de temps, au milieu des idées et des sentiments qui sont les nôtres ! Je ne puis me figurer vous Tartare, Scythe vivant de glace & d'obéissance. Vous auriez toujours conservé votre nature, et elle serait toujours devenue quelque chose de grand. Car ne me croyez pas encroûté d'orgueil civilisé ; il y a du grand partout, et j'estime beaucoup de choses chez les peuples débutent. Mais quelle différence ! Et puis pour nous rencontrer, il fallait que vous vinssiez en occident ; je n'entrevois pas comment je serais allé, moi, en Orient. A moins qu'il ne me fût arrivé d'être, un jour ambassadeur à Pétersbourg, et de vous trouver là, vous, bien Russe, J'aurais, bien à côté de l'impératrice. Comment nous sérions nous connus, parlé ? Aurions-nous démêlé quelque chose l'un de l'autre ? Cherchez, vous me direz. Il n'y a pas de risque. Nous pouvons nous en donner le plaisir.

N'est ce pas voilà du vrai bavardage ? Comme entre nous pourtant, entre nous seuls. Je vivrais bien dix ans auprès de la Princesse de Poix. (C'est la Princesse et non pas la Duchesse) que je ne bavarderais pas ainsi avec elle. Vous lui trouvez donc de très grandes manières. Je l'ai beaucoup entendu dire, sans jamais en être frappé. Elle a une grosse voix, un gros visage, de gros bras de gros mouvements, du gros tant que vous voudrez mais rien de grand. Pour que les manières soient vraiment grandes, il faut quelque chose dans la personne, si peu que ce soit, quoi que ce soit, mais quelque chose, un peu d'esprit, un peu de beauté, un peu d'âme,

quelque fierté de nature, quelque grâce dans la physionomie, quelque élégance dans les gestes, dans le langage. Quand il n'y a rien, absolument rien, les grandes manières ne sont plus que les manières de personnes, bien élevées et sûres de leur fait. Je n'aime pas à prodiguer le nom de grand, même dans les plus petites occasions.

10 heures 1/2

Voilà votre N°53. Le facteur n'est pas en retard. Mais je suis encore très ému, très troublé de votre trouble. Ce n'est pas de chez moi, c'est de Lisieux que provient le retard. Je vous dirai comment. Mais soyez tranquille. Je gronderai comme il faut. Je gronde rarement, mais quand je gronde, on s'en souvient. Enfin cela n'arrivera plus. Adieu dearest, Adieu. Soignez-vous bien au moins. Soignez-vous toujours. Toujours. Adieu. Je traite ces deux mots comme vous. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 52. Val-Richer, Dimanche 1er octobre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-10-01

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/977>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur204

Date précise de la lettreDimanche 1er octobre 1837

Heure6 h 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

no 3

en retard.  
de vous  
L'emp que  
mais, mai  
il faut, le  
ou l'un  
l'autre, devant  
signer, pour  
en l'emp

Je ne puis vous écrire tout  
ce que je ne voudrais pas. tranquille. Vous l'êtes  
depuis hier matin. Cela est sûr. Je ne puis  
comprendre quel accident a retardé une lettre; mais  
hier, vous en avez eu deux à la fois. Il faut que  
je le voie écrit de votre main, que je lise, de  
vous des paroles saines, heureuses. Votre peine  
m'est insupportable. Hier, tout le jour, je voulais  
travailler; j'avais à écrire quelque chose qui  
m'importait. Je n'ai pu. Je suis resté  
assis devant ma table, me prescrivant de ne pas  
bouger, de réfléchir; mais ne venait pas une idée,  
pas une mot heureux. Mon esprit, mon cœur, tout  
était à vous, avec vous. Je vous parlais, je vous  
rassurais. Je le fais encore ce matin, je le ferai  
jusqu'à ce que votre lettre me soit arrivée. J'ai  
recommandé hier au facteur de vous de bonne  
heure. Espérons qu'il le fera. Je traine le dimanche;  
le jour, et tous en route de ceux qui s'amusent,  
qui boivent, et il s'écoule quelque fois à boire  
avec eux. Il vient tard, il sera bien grande.

Essayons de causer. Vous causerez dimanche  
à une heure ou deux. Vous trouverez je bien?

Cela devrait être, d'après ce que vous m'écritez, de  
vos longues promenades, et de votre force. J'aurais  
tant de plaisir à vous voir bien, et à vous bien.  
Il faut pourtant que vous soyez malade, toujours  
malade. Je vous dirai que, plus j'y pense, plus  
je suis de l'avis du comte de Pahlen et de toute  
la médecine sur ce qui fait croire à l'existence d'une  
telle lettre. Quelque étrange que ce soit, c'est  
beaucoup moins étrange que toute autre supposition.  
Et puis, en médecine, vous plus d'habitude. Quelque  
à de telles choses, à de telles faces d'acier, à de  
de tels motifs. Il est plus sûr que vous  
dans cette atmosphère là. Quelle fortune que  
vous ayez été en Angleterre, que vous ayez pu  
là tant de bien, au milieu de l'idée et de  
sentiments qui sont les nôtres. Je ne puis me  
figurer vous Socrate, Pythagore, vivant de glace &  
d'obéissance. Vous avez toujours conservé votre  
nature, et elle avait toujours été une quelque  
chose de grand. Car ne me voyez pas enroulé  
d'orgueil civil. Il y a du grand partout, et  
justement beaucoup de chose chez les peuples qui  
debattent. Mais quelle différence. Et puis,  
pour nous rencontrer, il fallait que vous viviez  
en Occident. Je n'aurais pas comment je  
devais aller, moi, en Orient. À moins qu'il ne  
me fût arrivé d'être, un jour, ambassadeur à

Petersbourg, et  
bien à l'été de l'  
nous comme, pour  
chez l'un de la  
n'y a pas de rien  
le plaisir.

Il n'y a pas  
entre nous pour  
bien de la vie, de  
la tristesse, et de  
tristesse, et de  
dans de la vie, de  
entendu dire, de  
une grosse voix,  
gros mouvements  
mais rien de grand  
vraiment grand  
personne, si ce  
mais quelque chose  
beau, un peu  
quelque grâce et  
élégance dans la  
il n'y a rien, et  
ne sont plus que  
d'être et d'être,  
prodiés, le ne  
plus petits et les

Petersbourg, et de vous trouver là, vous, bien Russes,  
à côté de l'Impératrice. Comment nous serions  
nous connus, parle! Aurions nous dû m'écouter  
quelque chose l'un de l'autre? Cherchez, vous me direz. Il  
n'y a pas de risque. Nous pourrions nous en donner  
la peine.

N'est ce pas, vérité du vrai bavardage? Comme  
entre nous pourtant, entre nous seuls. Je vivrais  
sans être au surplus de la *Duchesse* de Poix (c'est  
la Primatice et non pas la Duchesse) que je ne  
bavarderais pas ainsi avec elle. Vous lui teniez  
long de très-grandes manières. Je l'ai beaucoup  
entendu dire sans jamais en être frappé. Elle a  
une grosse voix, un gros visage, de gros bras, de  
gros mouvements, du gros tout qui vous secoue,  
mais rien de grand. Vous que la moindre chose  
vous rend grande, il faut quelque chose dans la  
personne, si peu que ce soit, quoi que ce soit,  
mais quelque chose, un peu d'apert, un peu de  
beauté, un peu d'âme, quelque fièvre de nature,  
quelque grâce dans la physionomie, quelque  
élégance dans les gestes, dans le langage. Quand  
il n'y a rien, absolument rien, les grandes manières  
ne sont plus que les manières de personnes bien  
débile et sûres de leur fait. Je n'aime pas à  
prédiquer le nom de grand, même dans les  
plus petites occasions.

10 h 1/2.

N° 52

N° 3

Voilà votre n° 33. Le facteur n'est pas en retard.  
Mais je suis encore très-bien, très-troublé de votre  
lettre. Ce n'est pas de chez moi, c'est de Lédicq que  
provient le retard. Je vous dirai, comme d'habitude, mais  
soyez tranquille. Je grandirai comme il faut, je  
prendrai racine, mais quand je grandirai, on s'en  
servira. Enfin cela n'arrivera plus. Adieu, dearest,  
adieu. Saluez-vous bien au moins. Saluez-vous  
toujours. Toujours. Adieu. Je t'aime en tout  
moment comme vous.

que je ne vous  
depuis hier ma  
comprendra quel  
bien, vous en au  
je le salue d'ici  
vous s'en parlez  
m'est intolérable  
travailler; j'aimais  
s'occuper à l'écrit  
aussi devant un  
bougeoir, de chez  
par un mot de  
était à vous, à  
rassurés. Je le  
jusqu'à ce que  
recommande à  
beaucoup. Espérez  
le jour, il vous  
qui boivent, et  
avec eux.

Esperance  
à une heure